

IMAGE, MYTHE ET SURREALISME DANS LA POESIE DE CESAIRE

Il nous avait paru facile, dans un premier temps, d'évoquer les dimensions mythiques de la poésie et du théâtre de Césaire. Avouons que nous fûmes rapidement submergés. D'abord qu'appellerions-nous mythe ? et sur lesquels s'arrêter ? Il y avait un livre à écrire sur ce sujet.

Nous nous contenterons donc d'en aborder quelques aspects. Nous nous interrogerons ensuite sur la raison d'être de leur prolifération.

En effet les mythes affleurent partout dans cette oeuvre chargée d'érudition classique. On détecte assez vite ceux qu'on définit, au sens premier et grec, du terme : histoires de dieux : mythe de Prométhée, mythe de Persée, mythe de Janus au double visage, mais aussi mythes bibliques que ce soit celui du Christ ou du Déluge.

Mais on observe bientôt que Césaire a faculté d'en créer d'autres, plus personnels, de vrais mythes littéraires, au sens que Charles Mauron, R. Alboury ou Pierre Brunel ont donné à ce terme, notamment dans Mythocritiques(1) : ce sont ces images obsessionnelles et récurrentes, organisées en réseaux, polarisant toute l'oeuvre, et lui imprimant leur marque indélébile.

Expression des fantasmes les plus profonds selon Freud, en touchant au plus près le sacré de l'origine selon Groddeck, le mythe selon Roger Caillois est le lieu des collusions les plus virulentes du psychisme individuel et des pressions sociales (2).

Relevons le mythe du volcan par exemple. Il concentre en son symbolisme ascensionnel et explosif, toute la révolte césairienne contre le destin de sa race. Le volcan n'est-il pas d'abord feu interne et éruption de laves brûlantes ?

"... Moi Chimborazo violent..."

... Moi qui ~~Krakatoa~~ Krakatoa...

... il y a des volcans dont l'embouchure est à la mesure exacte de l'antique déchirure"

En creusant le symbole du volcan on rencontre la notion ^{de} feu enfoui, feu sous la cendre, feu invisible, couvant, vivant, "l'extraordinaire téléphonie du feu central" écrit Césaire. Ce feu donc qu'il peut toujours communiquer de façon secrète et rapide à tous ceux qui comme lui sont rebelles à leur sort, embusqués sur le front du refus, et attendent l'heure, ces "Hommes sombres qu'habite la, volonté du feu".

N'est-ce pas Césaire lui-même qui, dans un interviex, en termes familiers, voire même prosaïques, compare son activité poétique : "c'est un peu comme le volcan : il entasse sa lave et son feu pendant un siècle, et un beau jour ça pète, tout ressort..." (in Keith L. Walker, 1979).

Ce mythe du volcan s'est vraiment installé, au cours du temps dans l'oeuvre césairienne ; on le retrouve ainsi menaçant ou accablé, selon que le poète

(1) P. Brunel - Mythocritiques - PUF - 1993.

(2) R. Caillois - Le mythe et l'homme - Folio/essais - 1972

lui-même s'éprouve plein de vigueur ou glissant vers la déprime. Ainsi décrira-t-il cet espèce de totem en images anthropomorphes : "parfois il se cache, sa tête dans un sac de cendres

... parfois il se ronge

... le verra-t-on enfin endosser sa propre force

Le verra-t-on coup de coeur de l'éclair sur la masse fade du faubourg...

... alors il dit la pierre plus précieuse que la lumière" (Moi Laminaire p. 46-47).

Mais pourquoi ce choix, pourquoi s'identifier à cet accident géologique ? Il faut savoir qu'il existe un volcan précis qui est le point culminant (1400m) de cette île antillaise de 39 km sur 75, la Martinique.

Cette montagne Pelée, d'un coup de colère, a détruit la ville de St-Pierre sous la cendre brûlante, en 1902; Césaire naquit en 1913. Son grand-père Armand Césaire était natif de cette ville et la grand-mère qui a élevé Aimé a dû lui raconter ...

L'identification au volcan est si forte que le poète ne cesse de l'investir de rôles nouveaux. Tel celui de berger ou de gardien "véritable chien de mer. volcan vigilant...

qui monte la garde au seuil des Kraal des peuples endormis"

Rôle assimilable au ~~rien~~ sans doute, puisqu'il fut maire et député de son île durant plus de quarante ans. Ce côté paternel de Césaire, son côté Papa Christophe.

Enfin aussi, de par sa position dominante, le volcan voit loin, il voit l'horizon, il voit l'avenir. Le rôle prophétique que le poète endosse dès le "Cahier du Retour", est certes celui qu'il préfère. Rien de tel que ce promontoire pour distinguer "les ovaires du futur qui agitent leurs petites têtes" pour capter "les oiseaux parafoudres", pour annoncer ce qu'il appelle la relance :

"la relance ici se fait

par le vent qui d'Afrique vient

par la poussière d'alizé

par la vertu de l'écume

et la force de la terre"

... et la force de la terre, c'est son feu central.

En fait, même lorsque son volcan intérieur est fatigué - ce qui arrive plus souvent dans son dernier recueil - Césaire lui fait confiance et y reconnaît son double "je salue le vieux lion et son courroux de pierre"

x x x

Nous pourrions évidemment traquer d'autres mythes de ce type, en formation dans cet imaginaire césairien foisonnant à s'y perdre. Ainsi le Soleil, le Serpent, l'Algue laminaire qui s'accroche aux rochers de l'île, l'arbre, qui "troue l'accablement du ciel" le phénix enfin ^{qui} renaît de ses cendres, autant d'éléments de la

nature dans lesquels il s'incarne, pour dire sa force vitale, sa soif de tendresse, sa patience têtue, son exigence de justice, son espérance toujours renouvelée.

Mais sont-ce déjà des mythes ? ou des métaphores composant des réseaux d'images qui s'éclairent les unes les autres, pour articuler le langage si particulier de notre poète.

La différence est peut-être celle que propose Caillois en suggérant que "l'analyse d'un mythe à partir d'un système d'explication si fondé soit-il doit laisser une impression d'insurmontable insuffisance...un irréductible résidu" (3). Le mythe vous échappe toujours, en effet, c'est ce qui provoque sa récurrence comme le remarque Gilbert Durant. Tandis que la comparaison et la métaphore se laissent plus aisément investir.

De toutes façons, mythes ou réseaux d'images il faut apprendre à les décrypter, lentement, un à un, peu à peu, comme une langue étrangère.

Les poèmes de Césaire, se posent toujours comme des énigmes. Césaire le sphinx ! Il nous oblige à jouer le jeu. Accepter sa manière de vous poser des questions d'abord incompréhensibles.

Accepter sa pratique du surréalisme comme forme quasi exclusive de communication poétique. Je suppose qu'on pourra demander indéfiniment à Césaire pourquoi il utilise l'écriture surréaliste ; il essaiera toujours de donner une réponse raisonnable. Or ce n'est pas raisonnable de concasser ainsi la syntaxe, de substituer les figures de styles, de perturber systématiquement les systèmes de signes !

Comment expliquer à ceux pour qui la poésie est d'abord musique et harmonie, la valeur de cette périlleuse aventure de l'imaginaire ? Cette façon de tourner le dos au code de la communication ? Cette manière d'utiliser "non des mots-formes mais des mots artisans de l'informe" ? des mots gestateurs d'autres formes ?

La poésie n'est à l'évidence pas l'outil que Césaire s'est choisi pour se faire comprendre par ses semblables, et singulièrement par les rationalistes.

Mais c'est le geste radical de refus d'un univers à jamais inadéquat à son attente, par le poème-rupture à jamais inadéquat à son désir. Voilà pourquoi il récidive :

"Homme tant pis qui ne voyez pas
que vous ne pouvez m'empêcher de
bâtir des îles à la tête d'oeuf de ciel flagrant".

Claire et sans équivoque est son attitude d'indépendance existentielle de refus de toute contrainte (politique, sociale, logique morale ou raciale) dans ce domaine qu'il estime le seul sien, réservé, la poésie, hors d'atteinte. Et toute tentative de chantage a toujours échoué, et, je l'espère, échouera toujours, pour lui faire adopter des voies d'expression plus explicites...

Meschommie, dans son étude intitulée : Pour la poétique, tente de définir l'entreprise du surréalisme à travers Eluard, Soupault, Reverdy, Desnos, René Char : il découvre ce "désespoir qui rejette la naturaliste perception des sens, qui pousse à l'exploration du hasard, et d'une nature non plus extérieure mais consubstantielle à l'homme (4), et fait de chaque rencontre de mots le fragment d'une révélation".

Pourtant cela vaut dès la plus simple métaphore ; comme le remarque notre critique, on ne traduit pas la métaphore ; ainsi "Sur les ailes du temps la tristesse s'envole" ne veut pas dire "le chagrin ne dure pas toujours". Si la Fontaine avait voulu dire cela seulement, il l'aurait dit. "Le vers de la Fontaine ne signifie pas la glose citée".

Il y a un rapport, c'est vrai, entre les deux. Mais pas possibilité de réduction. "La poésie n'est pas addition, elle est altérité" (5). D'où le sentiment d'impuissance et de vanité qui saisit tout professeur conscient de cela, et obligé "d'expliquer" une oeuvre poétique.

L'explication n'est jamais qu'une échelle fragile permettant aux cloportes que nous sommes de nous "rapprocher" du poème, sinon du poète. Car à vrai dire il est presque toujours plus aisé de comprendre l'homme que l'oeuvre. L'oeuvre est le miracle : cette part divine de transcendance qui s'épiphanise (6) en mots, en couleurs, en notes, en volumes et en lignes. Phénomène de l'Art, qui "permet à l'homme de voir autrement, d'autres choses. Il découvre un nouveau monde, il devient un nouvel homme", écrivait Eluard.

Ce pouvoir de décollement, de décallage, de métamorphose, de transfiguration, comment Césaire l'ayant perçu, l'ayant conquis, aurait-il pu s'en déssaisir, de cette chance inouïe donnée à si peu d'élus ?

"Parmi moi
de moi-même
à moi-même
Hors toute constellation
en mes mains serré seulement
le rare hoquet d'un ultime spasme délirant
vibre mot
j'aurai chance hors du labyrinthe".

Ce nouveau monde il l'a donc construit dans son oeuvre même. A tout jamais la Négritude en restera illuminée. Même si peu encore le savent, ou y croient

Il a imposé ses propres constellations d'images, d'étoiles. Sur bien des choses "son ancienne vision est morte" (7).

La nôtre aussi, il l'a tuée. Quand on a lu Césaire, comment penser : île veilleuse, arrondissement, zébu inquiet, bayous étranges, ras-de-marée, colibri, poinsettia, oeil éclaté des hibiscus, sabre noir des flamboyants, fleuve de sagaies, morne boulimique, tigres surpris aux souffres, îles craquant aux doigts des roses, comment penser encore ces images avec des photos du Club Méditerranée ?

Les photos photographient, les mots de Césaire créent un autre univers à la limite plus besoin de les voir, les îles. Ou bien si l'on y va, on y cherche ce que Césaire y a vu. Comme avec la Citadelle du roi Christophe. Non plus monument démentiel édifié sur la montagne haïtienne au prix de 20.000 vies humaines. Mais "forteresse de la liberté", "cuirassé de pierre", "surgie", "vigie".

Le lecteur qui accepte de passer, de plonger dans le creuset des poèmes césairiens, en ressort, lui aussi, métamorphosé. Oh ! pas entièrement bien sûr, mais en partie, quelque part, il ne sait pas bien où, c'est inquiétant, mais quelque part en lui, changé.

"L'expérience langagière a puissance sur le monde ; les mots sont des choses, comme le disait Hugo".

Peut-être, mais "si les mots gagnent, que signifient leur victoire" (E)
Une victoire du continu sur le discontinu, dit encore Meschonnic. Cela nous semble bien abstrait et pas évident de surcroît.

Par contre "la confiance au langage, le bonheur de l'expression, donnent un sens à un monde qui n'a plus de sens, ou qui n'en aurait pas sans certains mots en un certain ordre assemblés". Cela sonne plus juste, oui.

Ainsi le désert ne sera plus simple désert, par exemple, mais "désert, blanc à remplir sur la carte voyageuse du pollen", mais "désert qui se blutte en blé" ou bien "cœur plus sec que l'harmattan" ou "pays de silence d'os calcinés de sarmements brûlés".

C'est le poète qui vous fait réellement découvrir que le mot ou même la chose n'ont pas un sens unique, mais que leur sens est perpétuellement à inventer. Nous ne connaissons du mot que sa valeur d'usage, le poète en connaît la valeur d'échange et il lui donne valeur de merveille, valeur de radar, son "orientation" et aussi son "orient".

Point ne sera question ici de nous lancer dans l'analyse ou l'exégèse, de rechercher les ressorts de la fonction poétique césairienne, ni ses "champs lexicaux" ; ou nous ne la découperons pas en tranches structurales, ni ne la détecterons à la loupe sémiotique, ni ne l'écartèlerons en configurations de symboles. Laissons-en pour les générations futures !

Mais quand on en aura savamment démonté tous les mécanismes, conscients et secrets, que restera-t-il de la poésie de Césaire ?

Que reste-t-il du diamant quand on sait que c'est du cristal de carbone particulièrement dur, contrairement au graphite ?

L'arc-en-ciel.

Irréductible.

L. KESTELOOT.

(5) Meschonnic - o.e.

(6) J'utilise ici la terminologie de Gilbert Durand, dans L'imagination symbolique - PUF - 1974.

(7) Eluard in Pour la poésie, o.e., p. 147

(8) Comme le dit G. Mounir - La communication poétique - PUF